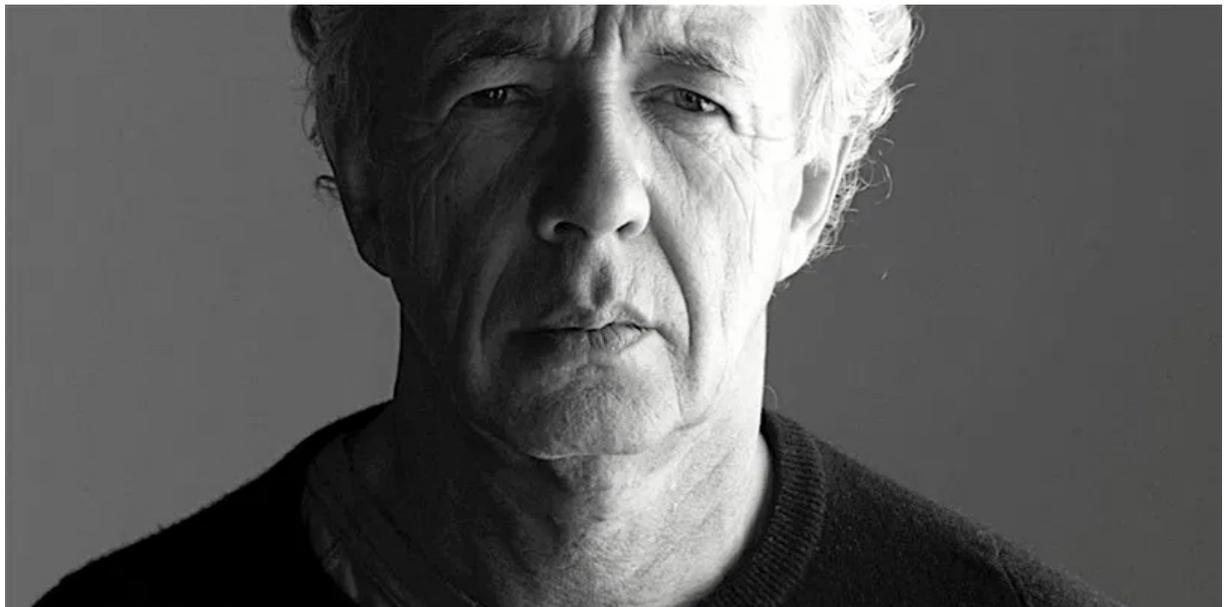


## Rencontre avec Gilles Bensimon, photographe des « plus belles femmes du monde »

ENTRETIEN. Le photographe de mode franco-américain Gilles Bensimon se raconte au « Point » à la faveur d'une exposition parisienne.

Propos recueillis par [Baudouin Eschapasse](#)

Publié le 11/09/2025 à 11h02

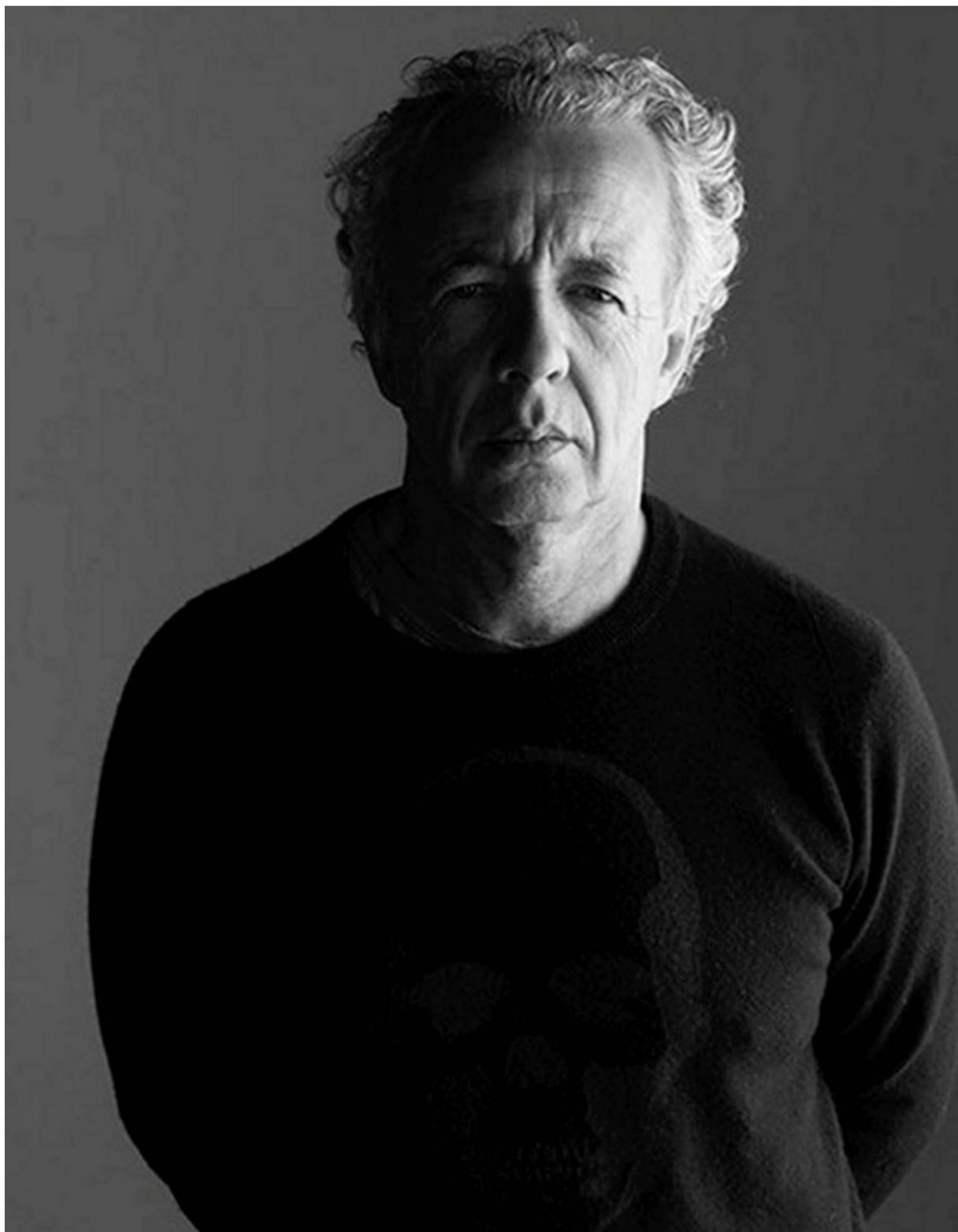


Le photographe Gilles Bensimon a dirigé l'édition américaine du magazine « Elle » jusqu'en 1999. © DR

**G**illes Bensimon expose\* à Paris une cinquantaine d'images, réalisées entre 1986 et 2021, aux quatre coins de la planète. L'occasion de redécouvrir ses élégantes séries de mode et les magnifiques portraits qu'il a réalisés de celles qui, dans les années 1990, ont été surnommées les « supermodels » : Christy Turlington, Linda Evangelista, Elle Macpherson ou encore Naomi

Campbell. Mais aussi de sublimes photos de l'actrice Charlize Theron, du créateur de mode Azzedine Alaïa, dont il était très proche, ou encore la chanteuse Tina Turner. Le photographe, qui vit entre New York et Venise, a accordé au *Point* un long entretien où il revient sur sa vie et sa carrière. Il y livre sa vision de l'évolution du métier.

**Le Point : Comment avez-vous sélectionné les images qui composent cette exposition ?**



Le photographe Gilles Bensimon, né en 1944, partage son temps entre la France et les États-Unis. © DR

**Gilles Bensimon** : Elles se sont imposées toutes seules. Il faut dire qu'elles ont un point commun : ces images ont beau avoir été réalisées il y a plusieurs décennies, elles défient le temps qui passe.

## **Est-ce pour vous le critère qui permet de définir la qualité d'un cliché ?**

Oui. Il y a deux types de photographes, ceux qui saisissent l'instant et traquent la spontanéité. Ils tentent de capter un moment fugace dont ils savent qu'il ne se reproduira pas. Cette conception de la photo est la mienne. Elle donne lieu à des images souvent intemporelles. C'est la manière de faire de Paolo Roversi ou encore de Sarah Moon, ce qui rend leurs photos indémodables.

Mais il y a une autre école, qui rassemble ceux qui ont à cœur de mettre en scène un motif de manière très contrôlée, quitte à créer artificiellement un cadre. On y retrouve Oliviero Toscani ou Hans Feurer. Chez eux, chaque élément est scrupuleusement placé devant l'objectif. Ces images sont, a priori, duplicables à l'infini, puisqu'il est toujours possible de réarranger les motifs de la même manière. Cela suppose de savoir à l'avance la photo que l'on veut faire. Ce qui n'est pas souvent mon cas.

### **Cette deuxième manière de faire a moins d'originalité...**

Cela dépend de l'auteur. Je ne place aucune école au-dessus de l'autre. Il m'est d'ailleurs arrivé d'osciller entre les deux. Mais je préfère me faire surprendre dans l'exercice de mon activité. Je cherche l'inattendu.



Gisele Bündchen, 2000. © Gilles Bensimon

### **D'un côté, l'artiste ; de l'autre, le technicien ?**

Je me méfie de ces qualifications. Je ne suis pas très sûr d'être un artiste. Ce mot ne veut pas dire grand-chose. Tout le monde se

réclame artiste aujourd'hui. Au point que le mot a pris, à mes yeux, une connotation péjorative.

### **Comment êtes-vous devenu photographe ?**

Un peu par hasard. Je sais que c'est assez convenu de le dire ainsi mais c'est la réalité.

### **Quelle formation avez-vous suivie ?**

Pour être franc, je n'ai jamais été très studieux. Mes études ont été un peu chaotiques. J'ai ainsi souvent changé de lycée. L'endroit où je suis resté le plus longtemps est peut-être l'école du Montcel à Jouy-en-Josas où j'ai été dans la classe de Patrick Modiano, avec qui j'étais très copain à l'époque.

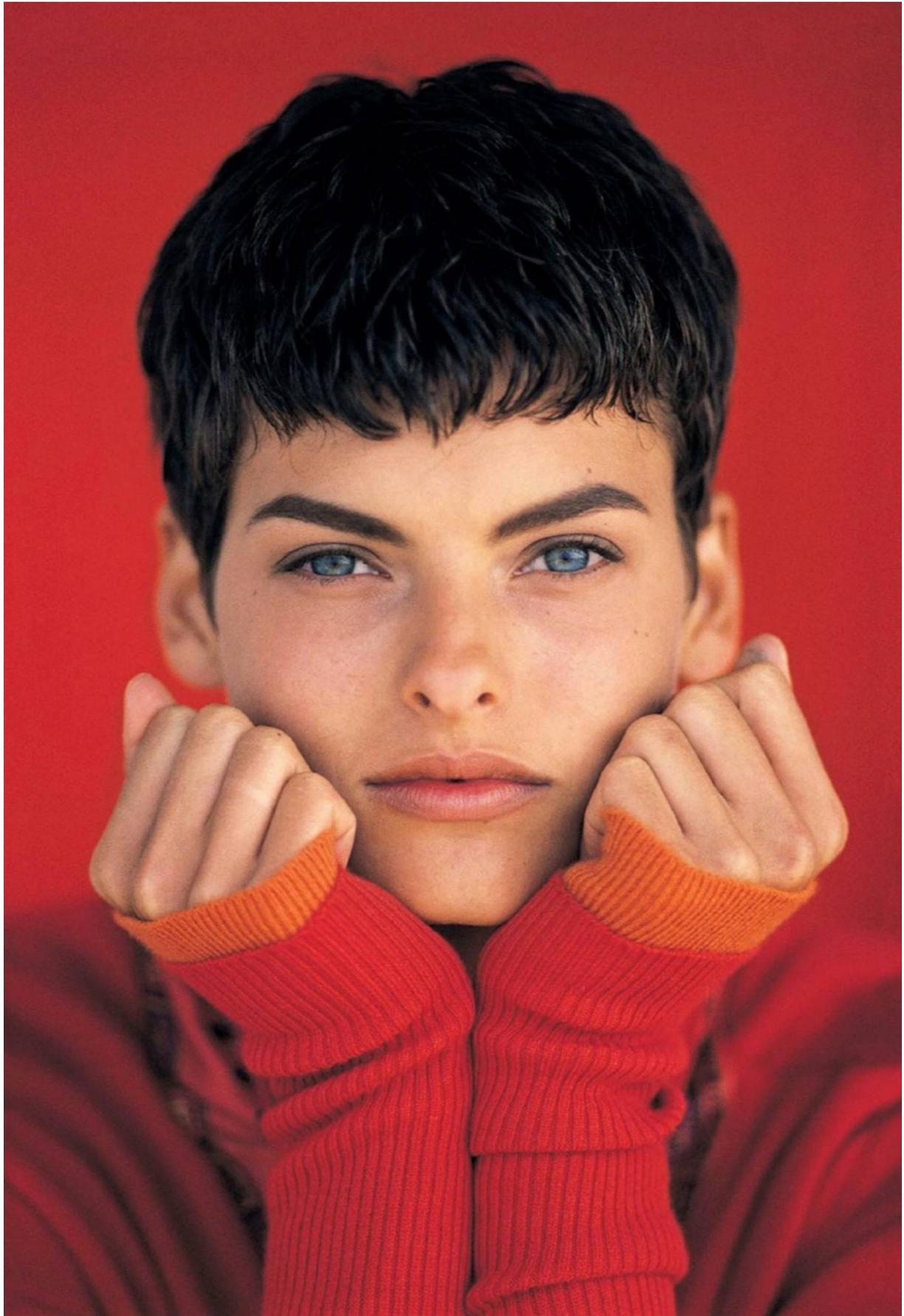
**J'ai toujours pensé que l'on n'apprend pas vraiment la photo. Il faut d'abord apprendre à regarder.**

### **Et après le bac ?**

Je n'ai jamais décroché ce diplôme. Le jour des épreuves écrites, j'ai préféré aller à la piscine. J'ai vaguement suivi des cours à l'école des arts décoratifs, ensuite, mais n'ai pas vraiment persévéré.

### **Pourquoi avoir commencé par apprendre le dessin ?**

J'ai toujours aimé dessiner. Ma mère m'avait encouragé à me mettre au dessin quand j'étais enfant. Comme je suis dyslexique, elle pensait que cela m'aiderait à m'exprimer.



Linda Evangelista, 1989© Gilles Bensimon

## **Comment la photo a-t-elle débarqué dans votre vie ?**

Mon premier appareil, je l'ai acquis sur un coup de tête, très jeune, vers 12 ans peut-être, avec l'idée de faire un portrait de mon frère en Bretagne où nous passions nos vacances. J'avais été frappé par la lumière particulière que produit le soleil en se réfléchissant sur la plage au moment de la marée descendante. J'ai réalisé cette photo puis j'ai remis mon appareil sur une étagère et n'y ai plus touché pendant de longues années. Ce n'est que quelques années plus tard que je me suis remis à la photo, d'une drôle de manière.

## **Dans quelles circonstances avez-vous commencé à faire des séries « mode » ?**

À la sortie de mon service militaire, effectué, c'est une sacrée coïncidence, dans la même caserne que Johnny Halliday, je devais devenir l'assistant d'Helmut Newton mais ma fiancée [sa première femme, Danièle Pachabeyian, dite Pacha Bensimon (1942-2023), NDLR], qui travaillait à l'époque au magazine *Elle*, m'a trouvé un job que je ne pouvais pas refuser. Je devais réaliser des illustrations pour ce journal.

On ne m'a finalement pas demandé de faire des dessins mais des photos. J'ai eu la chance de très vite m'entendre avec la patronne, Hélène Lazareff. Mais l'expérience a tourné court. À l'époque, j'étais très arrogant et j'ai mal réagi le jour où le directeur artistique m'a fait une remarque sur mon travail. J'ai quitté le groupe sur-le-champ. J'ai ensuite travaillé, grâce à un ami maquettiste, à Hambourg, dans un magazine en Allemagne.

## **Comment avez-vous appris le métier de photographe ?**

Sur le tas. J'ai toujours pensé que l'on n'apprend pas vraiment la photo. Il faut d'abord apprendre à regarder.



Tina Turner, en 1987.© Gilles Bensimon

**Et justement, comment avez-vous formé votre regard ?**

En allant au musée avec mon grand-père, Maurice Bensimon. Il était antiquaire. Ses parents avaient ouvert un magasin, rue Royale à Paris. Il m'emmenait presque chaque semaine au Louvre. Nous avons un rituel, lui et moi. Nous passons un long moment à regarder les tableaux mais nous ne faisons jamais part, à l'autre, de nos observations. Ici, je me dois de préciser que j'ai eu la chance de grandir dans un monde où l'art a toujours

occupé une grande place. Ma mère peignait. Ma tante, Iris Clert, tenait une galerie...

### **Vous êtes né en Auvergne. D'où vient votre famille ?**

Si j'ai vu le jour dans le Cantal, à Vic-sur-Cère, le 29 février 1944, c'est fortuit. Ma famille avait trouvé refuge dans ce petit village parce qu'il n'y avait pas d'Allemands. Je suis issu d'un couple mixte : du côté de mon père, on est juifs mais laïcs. Ce côté de ma famille est originaire d'Algérie. Côté maternel, on vient de Bretagne.

### **Revenons à votre séjour hambourgeois. Combien de temps a-t-il duré ?**

Cette période de rêve a été brève. Je n'y suis resté que quelques mois. Mais j'y ai énormément travaillé en faisant de très longues séries de mode et j'y ai très bien gagné ma vie. Avec l'argent que j'avais mis de côté, j'ai d'ailleurs pu partir à New York pour continuer la photo.



Elle Macpherson (à droite), 1987.© Gilles Bensimon

**Que recherchez-vous aux États-Unis ?**

Une manière différente de faire des images. J'ai toujours beaucoup aimé la photographie américaine : Irving Penn, Arthur Elgort, mais plus encore Bob Richardson qui est probablement celui qui m'a le plus influencé. J'ai encore en tête une série intemporelle qu'il a réalisée en Grèce en 1967 avec une mannequin qui s'appelait Donna Mitchell. Ce premier séjour américain a cependant été bref. Je suis revenu en France pour travailler dans la publicité. J'ai notamment réalisé des campagnes pour Hermès et Walmart. Je ne suis retourné outre-Atlantique qu'au début des années 1980 pour fonder, avec Régis Pagniez, l'édition US de *Elle*.

### **C'est le début de la grande aventure des « supermodels » qui va durer jusqu'à la fin des années 1990...**

Oui. Nous avons été aux premières loges de cette histoire, dans laquelle les photographes Steven Meisel et Peter Lindbergh ont joué un grand rôle. Une histoire qui reste d'ailleurs à écrire car trop de fausses légendes l'entourent. Linda Evangelista, Christy Turlington, Cindy Crawford, Helena Christensen, Naomi Campbell ou encore Elle Macpherson [qui est devenue sa femme ensuite, NDLR] étaient très jeunes à l'époque. Avec Gianni Versace et Azzedine Alaïa, nous avons beaucoup travaillé ensemble et sommes d'ailleurs restés très proches. Il faut imaginer que, dans ces années-là, nous avons lancé jusqu'à 40 éditions différentes de *Elle* et avons donc énormément bossé.

### **Comment définiriez-vous votre style ?**

Je ne suis pas sûr d'en avoir un. De vous à moi, je suis parfois étonné de ne pas reconnaître mes images. Peut-être parce que je m'efface derrière les sujets que je photographie. L'intention que je poursuis consiste à capter la spécificité des personnes que j'ai en face de moi à travers des signes imperceptibles, une allure, un geste, une expression. Je cherche la rencontre plus qu'à affirmer une patte. Ce qui n'empêche pas que je sois sensible aux

photographes qui ont une forte personnalité. Telle Sacha van Dorssen qui est redoutée par toutes les mannequins de la planète car elle n'hésite pas à faire 50 rouleaux de ses sujets dans la même pose, ou encore Deborah Turbeville.



« The Silence of the Sea », Ming Xi, 2016.© Gilles Bensimon

**Rétrospectivement, quel regard portez-vous sur ces années-là ? Et qu'est-ce qui a changé par rapport à aujourd'hui ?**

C'est une décennie qui a passé très vite. Nous habitons à l'époque, avec Régis, une maison de la 9e rue où nous passons notre temps à travailler. Nous en sortions peu. L'émergence de cette génération exceptionnelle de top models correspond à une époque. Elle doit surtout à la personnalité hors du commun des filles qui constituait ce groupe. Chacune avait une identité très forte. Je note que leur féminité était plus affirmée que celle des mannequins d'aujourd'hui, quitte à ce qu'elles affichent certaines rondeurs qui n'auraient plus cours aujourd'hui. J'en rigolais avec Stephanie Seymour, récemment, elle avait des courbes

juvéniles... Leurs physiques étaient, en tout cas, très différents. Les critères de beauté étaient moins standardisés qu'aujourd'hui.

**Je ne crois pas que l'IA va faire disparaître la photographie. Elle ne pourra pas réaliser les séries que je fais en ce moment**

**Quels souvenirs conservez-vous des années 1980-1990 ?**

Des souvenirs heureux. Mais je ne vis pas trop dans le passé. Il m'intéresse moins que le présent. J'ai évidemment plein d'images en tête. Je me rappelle notamment de ces shootings photos que nous avons faits dans une petite île des Bahamas pour un concept de une qui a eu beaucoup de succès à l'époque : « Les plus belles filles du monde. » Nous partions avec cinq filles. Nous réalisions, sur place, cinq couvertures différentes en très peu de temps.

**Pensez-vous que cette époque soit révolue ?  
L'intelligence artificielle ne va-t-elle pas tuer votre métier ?**

Je ne crois pas. Nous vivons certes une période bien différente de celle que je viens d'évoquer. Certes, certaines campagnes de publicité sont désormais faites par IA. Et si je devais commencer une carrière aujourd'hui, je ne suis pas certain que je serais photographe : j'opterais sans doute pour la peinture ou l'architecture. Mais je ne crois pas que cela va faire disparaître cette activité. L'IA ne pourra pas réaliser les séries que je fais en ce moment.

Depuis plusieurs années, je me suis pris de passion pour l'Arabie saoudite. J'ai consacré un livre au site archéologique d'Al-Ula. Et j'en prépare un nouveau sur huit régions méconnues de ce pays. J'aime le désert. J'ai participé trois fois au Paris-Dakar. Je rêve de refaire le voyage d'un anthropologue britannique, Wilfred Thesiger.

Le livre qu'il a tiré de cette expérience m'a beaucoup marqué. Je souhaiterais suivre exactement le même itinéraire que lui, en 1959, repasser par les mêmes lieux. Et le faire dans des conditions identiques, à dos de chameau, en mangeant la même nourriture. La photographie qui consiste à immortaliser l'instant vécu est forcément éternelle. La photo est immortelle.

**\* À la galerie Oana Ivan : 93, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris, jusqu'au 4 novembre.**

Agence Marie Jacquier  
Communication

